

LE REGIMENT, Feuilleton du "Monde Illustré"



Mais, tu as donc volé l'uniforme que tu portes !.... Va-t-en ! Va-t-en !....—Page 299, col. 3

DEUXIEME PARTIE

CAS DE MORT

(Suite)

Et à Gironde, effrayé de cette violence chez une femme qu'il avait toujours vue si douce et si tendre.

—Toi, mon fils ! Viens donc !

Elle l'appelle d'un geste, plein de menaces.

—Ecoute, il n'est pas possible que tu sois mon fils. La nature ne fait pas les choses ainsi. Viens, te dis-je. Viens près de moi.

Au lieu de s'avancer vers elle, il reculait, effaré.

—Pourquoi recules-tu ? Pourquoi t'éloignes-tu de moi ? Est-ce que je te fais peur ? Tu as peur de ta mère, à présent ? Viens donc ! Viens donc !

Elle l'a rejoint, elle l'a saisi par les bras, elle l'attire et elle rit étrangement. Il veut se dégager,

doucement, il voudrait fuir, mais elle le retient et elle le force à rester près de son cœur.

—Plus près ! Plus près encore ! Et prends moi dans tes bras comme mon Bernard aimé, comme ma Bernerette si tendre et si aimante, comme eux quand ils me caressent. Pourquoi veux-tu partir ? Cela t'épouvante de me dire que tu m'aimes ? Ne suis-je pas ta mère ? Regarde-moi donc dans les yeux. Montre-les-moi, tes yeux, pour que je lise au plus intime de ton cœur. Pourquoi n'oses-tu me regarder ? Ah ! je m'en doute. Va, je m'en doute. Voyons, embrasse-moi, je t'en prie, je le veux, est-ce que je ne suis pas ta mère qui t'adore ? Car je suis toujours ta mère, n'est-ce pas ? Embrasse-moi de tout ton cœur et de tout ton amour filial, allons ! allons !

Elle lui secouait les bras. Elle l'attirait toujours.

—Embrasse moi donc ! appelle-moi ta mère !

—Pourquoi hésites-tu à embrasser ta mère ? disait Patoche, sévèrement.

Gironde se sent perdu. Il se penche vers le front de la pauvre femme. Il voudrait bien l'embrasser

non pas pour passer par cette redoutable épreuve, non pas pour obéir, mais parce que, dans son âme, vraiment, est née une affection pour elle. Mais c'est plus fort que lui il n'ose braver les yeux de la mère qui le fouillent. Il rejette la tête en arrière.

—Tu recules ? tu as peur ? tu trembles ? Tes yeux se détournent ? tu fuis ?

Elle le repousse, avec une énergie sauvage.

—Tu n'es pas mon fils ! Ah ! misérable ! misérable !

Lui s'écroule à genoux cette fois, n'y tenant plus.

—Mais tu as donc volé aussi l'uniforme que tu portes ! Va-t'en ! va-t'en ! Ne repars jamais devant mes yeux !

—Pardon ! dit-il d'une voix étouffée, on m'a obligé, je n'ai pu me défendre. Pardon, pardon !

—Flambé ! murmura Patoche.

—Va t'en ! ou plutôt, non, je vois que tu n'aurais pas la force de marcher, maintenant. Je te cède la place ! Adieu !

Et avec un souverain dégoût à Patoche ;